TEMPERATURE

Du 12 mai 1903.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Caroudelet.

	Farenheit	Centigrade
h. du matin....	74	23
Midi.....	84	29
3 P. M.....	80	27
6 P. M.....	80	27

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 12 mai—Indications pour la Louisiane—Temps—averses mercredi; beau temps jeudi; vents légers du nord-ouest.

Encore la Réciprocité Cubaine EN JEU.

On sait quelle persistance, quelle obstination le président Roosevelt apporte dans la poursuite de ses idées. Il en a donné plus d'une preuve depuis qu'il est au pouvoir; mais nulle part cette obstination ne s'est-elle aussi vivement manifestée que dans la question du traité de réciprocité avec Cuba.

En vue d'en assurer ou d'en précipiter la mise en vigueur, on voudrait que le président convoquât une session spéciale, idée qu'il a dû accueillir avec plaisir, si ce n'est lui-même qui l'a mise en avant.

Nous avouons n'avoir jamais compris bien clairement la conduite du Président en toute cette affaire et l'ardeur avec laquelle il appuie un traité fatalement ruineux pour l'Union. On y cherche partout la réciprocité et on ne l'y trouve nulle part. Tout tourne au détriment de notre industrie sucrière, et rien ne nous offre la moindre compensation aux pertes que nous devrons subir. A entendre M. Roosevelt, il aurait contracté quelque obligation envers Cuba en l'affranchissant.

C'est précisément le contraire qui est vrai. Les obligés en ce cas ne sont pas les Américains, mais bien les Cubains, et l'on ne conçoit pas la raison pour laquelle les bienfaiteurs seraient forcés de devenir les victimes de leur bienfait.

On prétend qu'en affranchissant Cuba, nous nous sommes engagés d'honneur à soutenir sa principale industrie.

Nous l'avons déjà fait une fois, deux fois. Aller plus loin, ce serait nous ruiner et, cela nous ne devons pas le faire. Nous manquerions à tous nos devoirs envers notre pays, en suivant la politique que veut imposer le président et que repousse son propre parti.

LA REVOLUTION EN COLOMBIE.

Aurons-nous ou n'aurons-nous pas le canal isthmique? Voilà ce que le monde civilisé et le grand négoce interocéanique se demandent avec inquiétude.

A mesure que le temps s'écoule et que les négociations se poursuivent avec succès, apparemment, l'entreprise recule, ou tout au moins n'avance pas.

L'affaire en est à peu près au même point qu'il y a une dizaine d'années. Il n'y a de changé que la propriété même de la route que doit suivre le canal, et qui a passé des mains de la compagnie française à celles du gouvernement de Washington.

Encore n'est elle pas payée, et nous concevons qu'elle ne le soit pas. Dans la situation actuelle, les Etats-Unis doivent hésiter avant de verser leurs quarante millions. On ne sait pas dans quelle bourse ils peuvent tomber. La révolution est en permanence dans la Colombie, comme elle l'est dans tout le reste de l'Amérique Centrale. Le président Marroquin vient d'être déposé, on le dit du moins; et le fait est probablement vrai, car il est conforme aux habitudes du pays.

Il suffit d'un dissentiment dans les régions officielles pour provoquer une révolution. Or, ici, l'opposition est forte; elle se compose de trois factions différentes: celle qui ne veut pas accorder le contrôle perpétuel du canal aux Etats Unis; celle qui ne trouve pas l'indemnité comme suffisante, et celle qui ne vit que de révolutions et fait de l'opposition au gouvernement, uniquement parceque c'est le gouvernement. Ces trois factions qui forment la majorité de la République sont également opposées aux Etats Unis qui, en vertu de leur achat, ont le droit d'intervenir dans la discussion; et il est probable qu'une fois installé sur le terrain, ils n'y laisseront pas la révolution s'y maintenir en permanence. Que va-t il advenir? Personne ne le sait, mais, de quelque façon que tournent les choses, on peut considérer l'entrée des Etats-Unis en cette affaire comme un bienfait pour l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud.

Richard Henry Stoddard.

Richard Henry Stoddard, le littérateur américain mort hier à New York, était né à Bingham, Massachusetts, le 2 juillet 1825. Il fut conduit à New York et entra en apprentissage chez un fondeur. En 1848, il réussit à insérer dans des publications périodiques quelques essais en prose et en vers.

Nommé en 1853 employé à la douane de New York, il y resta vingt ans, poursuivant ses travaux littéraires, puis devint bibliothécaire de la ville de New York.

En 1890, il édita la revue littéraire intitulée "Mail and Express."

M. Stoddard a publié un grand nombre d'ouvrages, notamment: "Empreintes de pieds" (Foot-Prints,) 1849; "Aventures au pays des Fées" Advent in Fairy Land, 1873; "Chants d'été", (Songs of Summer), 1857; "Ville et Campagne", (Town and Country), 1857; "Vie d'Alexandre de Humboldt", (Life of A. Von H.), 1859; "Le Bourdon", (The King's Bell), 1863; "Anciens Poètes Anglais", (Late English Poets), 1865; "Mélodies et Madrigaux des Anciens Poètes anglais". (Melodies and Madrigals), etc., 1865, "Putnam le brave", 1869; "le Livre de l'Est et autres poésies" (The Book of the East), etc., 1871; "Poètes de l'Amérique", 1873; "Femme poètes de l'Amérique", 1874; "Poètes et Poésies en Angleterre au XIXe siècle", 1875, etc.

Il a donné un choix de ses œuvres, sous les titres, "Bric à-brac," "Series" et Sans "Souci Series."

Sa femme, Mme Elizabeth Stoddard, a collaboré activement à la presse périodique et publié à part quelques nouvelles.

L'ARRIVÉE DU ROI D'ANGLETERRE A PARIS.

Paris, 2 mai.

L'entrée solennelle du roi d'Angleterre à Paris était l'événement, impatiemment attendu de la journée d'hier. Il nous est très agréable de constater que cet événement s'est accompli de la façon la plus heureuse qu'on pût souhaiter. Splendeur du décor, ordre irréprochable observé partout, cordialité parfaite de l'accueil.... Ce fut un noble et grand spectacle où Paris sut, une fois de plus, se montrer digne de lui même et de l'hôte qu'il honorait.

Des drapeaux français et anglais décorent la locomotive du train royal à son entrée à la gare du Bois, et deux ingénieurs de la Compagnie y montent; les sept wagons défilent, et derrière les vitres poussiéreuses on aperçoit des valises ouvertes, des fleurs, une table desservie, les sièges vides du fumoir; puis, aux portières des dernières voitures du train, des uniformes qui brillent.... Le train stoppe. Une portière s'est ouverte, et, tandis que la musique joue le "God save the King", puis "la Marseillaise", le Roi paraît, portant la tunique écarlate de général, couverte de croix, et le chapeau à plumes blanches. Il semble tout ému et radieux, et tend les mains au Président qui les lui serre avec une sorte de cordialité joyeuse. Toutes les têtes se sont découvertes; le Roi sourit à l'entourage du Président, et porte militairement la main au chapeau. Point de discours. Le cortège gagne aussitôt le salon d'attente où les premières présentations auront lieu.

S. M. Edouard VII passe devant la compagnie des gardes-républicains qui rendent les honneurs, et salue le drapeau. Suivant le règlement nouveau, les hommes ont l'arme au pied.

L'escalier qui mène au salon de réception est étroit, et les uniformes français et anglais, militaires et diplomatiques, s'y trouvent, pendant quelques minutes, un peu pressés.... Mais la formalité des présentations s'accomplit vite, heureusement; trois heures sonnent: la porte du salon s'est ouverte, et S. M. Edouard VII prend place dans la calèche attelée en daumont où M. Loubet s'assied à sa gauche, et qu'occupent seuls les deux chefs d'Etat.

Les musiques jouent; les chapeaux s'agitent; on entend les cris confus de "Vive le Roi! Vive Loubet! Vive Edouard!" Le Roi a-t il distingué dans la confusion des clameurs ce vivat un peu familier? Peut être, car il s'est tourné vers le Président et lui a dit, en riant, quelque chose.

Et le cortège, précédé des cuirassiers, s'ébranle. Rapidement, à la suite de la calèche présidentielle, les landaus officiels se sont remplis. On y voit monter, outre les personnages qui composaient l'escorte de M. Loubet, le vice-amiral Fournier, le général de Lacroix, le commandant Chabaud, attachés à la personne du Roi pendant son séjour, et les officiers et dignitaires de la suite du souverain: sir Ch. Hardinge, sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, le major général Stanley Clarke, le capitaine de vaisseau Seymour Fortescue, sir Francis Laking, médecin du Roi; le capitaine Ponsonby, son secrétaire particulier: le chevalier di Martini, peintre de la Cour.

Un escadron de cuirassiers ferme la marche du cortège officiel, que suivent, encadrés de gardes républicains à cheval, les landaus, superbement attelés, de l'ambassade d'Angleterre.

A l'Ambassade d'Angleterre.

La daumont du Président de la République est entrée dans la cour de l'hôtel de l'ambassade, au son du "Rule Britannia" et du "God save the King", joués par la musique du 5e régiment d'infanterie, qui rendait les honneurs, au milieu des cris incessants de: "Vive le Roi! Vive Loubet!"

Sa Majesté et le Président de la République, descendus de voiture, ont pris congé. M. Loubet, remonté dans sa daumont avec M. Combes, s'est rendu à l'Elysée. Le Roi, montant le perron, a trouvé à sa rencontre lady Monson, qui était venue lui souhaiter la bienvenue avec Mme de Bunsen, Mme Stuart Wortley, Mme Ottley et lady Austin Lee.

Sa Majesté, donnant le bras à lady Monson, s'est rendue dans ses appartements, au premier étage. Séduit par le parfait aménagement de sa demeure, il a dit à son ambassadrice:

—Merci, milady, de m'avoir fait retrouver ici mon "home".

Nullement fatigué, très heureux de se revoir dans cette ville de Paris qu'il aima dès son enfance, le Roi n'a pris aucun repos.

Après le thé, il est descendu dans le beau jardin de l'hôtel en attendant l'heure de sa visite au Président de la République.

A l'Elysée.

S. M. Edouard VII est allé à cinq heures, rendre visite au Président de la République, à l'Elysée.

Le Roi est arrivé avec toute sa suite, formant un cortège de sept voitures qu'encadrait une escorte de cuirassiers.

Il avait pris place avec S. Exc. sir Edmund Monson dans le carosse de gala de l'ambassade d'Angleterre, coupé à housse, à caisse bleue, réchampis rouges, poignées, lanternes et arrêtes de bronze doré, attelé de deux superbes bai brun aux actions magnifiques et luxueusement caparaçonnés, conduits par Lucien Houdebert, piqueur des écuries de l'hôtel Borghèse, et monté par deux valets de pied tenant sur la banquette d'arrière les cannes à pomme d'or.

Toute la livrée est poudrée et porte l'habit marron à aiguillettes, le gilet et la culotte de panne rouge. Le piqueur Houdebert a la perruque et le tricorne à glands d'or; les valets de pied du coupé royal, le bicorne en bataille, les bas de soie vieil or et les souliers à boucle; les cochers des calèches de la suite, le chapeau à forme et les bottes à revers.

C'est un bataillon du 5e régiment d'infanterie qui rend les honneurs. Il a le drapeau du régiment.

Il est commandé par le colonel Villers et compte au nombre des officiers de ses compagnies le peintre Alexandre Bloch, qui fait justement en ce moment une période de vingt-huit jours et dont l'envoi au Salon, une scène militaire de 1870, "Une Patriote", obtient un si joli succès au Grand Palais.

Au moment où la tête du cortège entre dans la cour de l'Elysée, les tambours et les clairons battent et sonnent aux champs, et le drapeau s'incline quand le Roi passe devant lui.

S. M. Edouard VII, qui est en grand uniforme de feld maréchal et porte le grand cordon de la Légion d'honneur, salue militairement. Les deux officiers de cuirassiers du premier peloton de l'escorte pénètrent dans la cour de l'Elysée à la suite du Roi et se placent face à l'entrée, tandis que les voitures évoluent et que les cavaliers forment le cercle devant le palais.

MM. Mollard, directeur du protocole, de Roujoux, sous-directeur, le lieutenant colonel Meaux Saint Marc, officier de semaine, et le lieutenant colonel Bouchez, gouverneur du palais, saluent à sa descente de voiture le roi d'Angleterre, qui est accueilli en haut du perron par les deux secrétaires généraux de la Présidence et les personnes des deux maisons civile et militaire.

Le Président de la République va au devant de son hôte jusque sur le seuil du palais et les deux chefs d'Etat traversent ensemble les salons, suivis de leurs suites.

Ils s'arrêtent dans le salon des souverains dont les portes sont aussitôt refermées sur eux, tandis que les personnes de la suite attendent leur sortie dans le salon des aides de camp.

Comme le roi d'Angleterre, le Président de la République portait le grand cordon de la Légion d'honneur.

Les personnes de la maison civile et de la maison militaire du Président portaient les ordres des souverains de la famille de S. M. Edouard VII: Danebrog et ordres conférés par S. M. le roi de Grèce.

A l'issue de son entretien avec le Président de la République, entretien d'une grande cordialité, qui n'a pas duré moins de vingt minutes, S. M. Edouard VII a demandé à être présenté à Mme Loubet.

Le Roi a été ensuite reconduit avec le même cérémonial jusqu'à sa voiture; la musique du 5me de ligne, conduite par son chef, M. Vidal, frère du chef d'orchestre de l'Opéra, jouait le "God save the King".

Avant de remonter dans son carrosse, S. M. Edouard VII a longuement regardé le bataillon du 5e de ligne rangé dans la cour de l'Elysée, et a exprimé son admiration pour la belle tenue des soldats du colonel Villers qui, pendant tout son séjour, doivent assurer le service de garde d'honneur de l'Elysée et de grand apparat de l'ambassade d'Angleterre.

A cinq heures et demie, tambours et clairons battant et sonnant aux champs, le cortège royal a repris le chemin de l'ambassade.

En rentrant, S. M. Edouard VII est monté aussitôt dans ses appartements.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 1er mai 1903.

I.—Sadowa, par M. Émile Ollivier, de l'Académie française.

II.—Elias Portolù, Troisième partie, par Mme Grazia Deledda.

III.—Une page de l'Histoire de l'Anglicanisme.—Les débuts du "Broad Church" (1845-1865), par M. Paul Thureau-Dangin, de l'Académie française.

IV.—Les Galions de Vigo (1702), par M. Calmon-Maison.

V.—Le Régime de l'Algérie au Début du XXe Siècle.—III. La situation économique, la colonisation, par***.

VI.—La jeunesse de deux idéalistes: Sigismond Krasinski et Henry Reeve, par M. Louis Léger, de l'Académie des Inscriptions.

VII.—Le cimetière catholique de Pékin, par M. Villetard de Laguerie.

VIII.—Revue musicale.—Musique héroïque, par M. Camille Bellaigue.

IX.—Chronique de la Quinzaine, histoire politique. — par M. Francis Charmes.

X.—Bulletin Bibliographique.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

C'est par "Said Pasha" que la troupe d'opéra Olympia a ouvert sa seconde saison d'engagement au Parc.

Le choix est on ne peut plus heureux à un triple point de vue, du poème qui est très amusant, très gai, de la partition qui fourmille de mélodies charmantes et entraînantes, et des artistes qui possèdent toutes qualités voulues pour faire fureur dans une œuvre de ce genre.

Elle répond si bien à leurs allures et à leurs voix, qu'on la croirait écrit tout exprès pour eux. M. F. Seamans est parfait dans son rôle de Said, et Miss Lottie Kendall s'est fait bruyamment applaudir par un public de connaisseurs. Nous en dirons autant de Messes Barker et Lucile Deval qui possède une très belle voix.

MM. E. Eagleton et Lightwood ont aussi puissamment contribué au succès de "Said Pasha".

Finissons en envoyant des bravos bien mérités aux chœurs qui sont excellents.

WEST END.

Ce n'est pas seulement comme homme du pays que M. Armand Vezzy a droit aux encouragements du public, c'est aussi et surtout comme chef d'orchestre et directeur. Il est doué d'un esprit d'initiative qui lui assure des aujourd'hui de durables succès. Il excelle dans la composition des programmes qui sont tous aussi attrayants que variés. C'est un excellent engagement que celui des sœurs Grierson qui sont connues et populaires à la Nouvelle-Orléans.

Aronson et Ashton sont des équilibristes de première force qui n'ont plus besoin des éloges de la critique.

Le public attend avec impatience la soirée d'amateurs promise pour jeudi.

DEPECHES Télégraphiques

Bagarre à Aubervilliers.

Presse Associée

Paris, France, 12 mai—Une bagarre a éclaté aujourd'hui dans une église à Aubervilliers, un village situé à cinq milles de Paris. On avait annoncé que le père Coube, un jésuite éminent et un auteur renommé, allait prononcer un discours.

Un groupe nombreux d'anti-cléricaux a fait une démonstration contre le prêtre, durant laquelle M. Tory, redacteur d'un journal socialiste, a interrompu l'orateur.

Une bataille rangée s'est engagée dans l'église, à coups de poings, de cannes et de chaises.

L'abbé Valadier a été frappé à la figure avec une canne et renversé d'une chaise par un coup de poing.

Quinze perturbateurs ont été arrêtés.

La Société Thérapeutique Américaine.

Presse Associée.

Washington, 12 mai—Le sujet de l'adresse principale à la session de la Société Thérapeutique Américaine aujourd'hui était le "Contrôle de la Pureté et de la Bonne Qualité des Drogues", par le Dr H. W. Wiley, chef du bureau de chimie au département de l'agriculture. Le Dr Wiley a déclaré que c'était souvent à l'impureté des drogues qu'était dû leur insuccès dans la guérison des maladies.

Le Dr Reyburn, au cours d'un traité sur les rayons X, a exprimé l'opinion qu'ils ne sont utiles que dans le traitement du cancer de variété superficielle, et que leurs effets bienfaisants sont semblables à ceux d'un caustique.

Le Dr Morton, de New York, a contesté cette opinion, soutenant que la division entre les cas qui ont bénéficié et ceux qui n'en ont retiré aucun bienfait appartenait à un autre ordre de discussion.

Il a maintenu aussi que les rayons Finzen n'étaient en aucune manière des agents aussi utiles que les rayons Roentgen.

Session du conseil suprême des Chevaliers Catholiques.

Presse Associée.

St Louis, Missouri, 12 mai—La quatorzième convention biennale du conseil suprême des Chevaliers catholiques d'Amérique s'est ouverte aujourd'hui à St-Louis. La session durera quatre jours.

Les délégués, qui représentent tous les Etats et Territoires à l'exception de trois, ont été reçus par le maire Wells.

Avant d'entamer l'expédition des affaires les délégués ont entendu la messe à l'église St Patrick.

M. Cleveland à la pêche.

Presse Associée—

Middle Bass Island, 12 mai—L'ex-président Grover Cleveland et le capitaine B. H. Lamberton, de la marine des Etats-Unis récemment arrivés à Middle Bass Island pour une partie de pêche, ont été rejoints par plusieurs personnages distingués.

M. Cleveland a énergiquement refusé de discuter la possibilité de sa candidature à la présidence l'année prochaine.

Il a poliment informé les représentants de journaux qu'il est à Middle Bass Island pour pêcher et non pour parler politique.

Evanouissement du maire Weaver.

Presse Associée.

Philadelphie, 12 mai — Le maire Weaver s'est évanoui devant 300 convives à un banquet de l'Union Sociale Méthodiste, hier soir, et il est resté sans connaissance pendant à peu près dix minutes.

Il venait de terminer un discours dans lequel il avait dénoncé la corruption léguée à son administration.

Au moment où il disait de nouveau que les efforts tendant à purifier la ville, loin d'être spasmodiques, serviraient d'initiative à une campagne agressive, le maire s'interrompit brusquement et tomba dans les bras de son secrétaire.

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No. 69 Commencé le 19 février 1903

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

TROISIÈME PARTIE

VI

CHOPART SE VENGE.

Suite.

Pâle, les yeux dilatés par l'effroi, il regarda l'obstacle sauveur.

C'était une sorte d'arbuste rabougri, mais déjà vieux, dont les racines nombreuses et entre-croisées, sortaient à moitié du sol, formant comme des poignées naturelles.

Les doigts crispés de Chopart serraient l'une de ces poignées, assez résistante pour l'avoir retenu un instant.

Mais il était évident que le poids de son corps ne tarderait pas à l'arracher.

Sa chute, pour avoir été retardée, n'en serait pas moins certaine.

Il regarda sous lui, essayant de voir où il tomberait.

C'était obscur, confus; il tressaillit.

Pour alléger son support, il essaya d'arc bouter ses pieds dans la terre durcie, dont quelques miettes roulèrent en ébloulis.

Il y réussit en partie, grâce au plan incliné des parois du gouffre.

Aussitôt il se mit à crier désespérément:

—A moi, à l'aide, à l'aide!

Chopart n'ignorait pas que le fond des gobes, en particulier de Trou du Chat, se trouve habité par des miséreux.

La ville de Dieppe laisse généreusement s'établir ces pauvres gens, sans leur réclamer aucune contribution, dans ces refuges souterrains, où ils se construisent des logements en planches.

C'est de ces gens-là que Chopart espérait un secours problématique, cependant le seul possible.

Ses appels répétés finirent en effet par attirer l'attention des malheureux réfugiés de la gobe.

Une voie de femme cria d'en bas:

—Quoi qu'y se passe là haut?

—Vite, au secours, implora Chopart, dont la voix s'étranglait d'angoisse.

Son support cédait peu à peu, il prévoyait l'instant où il allait retomber.

— Comment? demanda-t on encore.

—Des échelles, des cordes, par en haut!

—Où êtes-vous donc?

—Près de l'entonnoir, je suis tombé de la falaise.

— Bon, attendez, on va voir avec les hommes.

Et le silence se fit, sans que Chopart, placé trop haut, et d'ailleurs en pleine lumière du jour, pût apercevoir ce qui se passait sous lui, dans l'obscurité.

Il tremblait, son front se couvrait d'une sueur froide, ses prunelles se dilataient, hagardes.

Allait on arriver à temps?

Il ne se maintenait plus que par un miracle de volonté et d'énergie.

Peu à peu la racine serrée entre ses mains frémissantes s'arrachait du sol, venait à lui.

Ses jarrets ankylosés par la contraction de ses pieds qu'il voulait enfoncer dans la terre, lui causaient des douleurs de paralysie.

—A moi, vite,....à moi? râlait il, à bout de forces.

Puis il ferma les yeux, la vue troublée par des afflux de sang, les oreilles bourdonnantes de bruits étranges.

C'était fini, il allait tomber au fond du gouffre, et s'y briser les membres.

Tout à coup, il sentit un corps ferme et souple lui frôler le visage.

Il rouvrit les paupières, haletant.

Devant lui se balançait l'extrémité d'une longue corde, nouée en un large anneau.

Sans hésiter, il engagea la tête dans cet anneau, jusqu'au cou, puis au risque de s'étrangler, s'il ne réussissait pas, il lâcha la racine de la main gauche et passa vivement le bras.

Il était sauvé!

Le corps maintenant soutenu sous l'aisselle, il saisit la corde, d'abord avec la main gauche, puis avec la droite, et se laissa un instant balancer dans le vide.

Il sentit bientôt qu'on halait vigoureusement sur la corde.

Il remontait lentement, effritant au passage les parois terreuses.

Tout à coup, il aperçut l'orifice de la gobe, la falaise, la chapelle de Bon-Secours.

Alors, épuisé, il lâcha la corde et s'évanouit.

Un instant plus tard, il revenait à lui, et se trouvait étendu sur l'herbe du plateau, la face tournée vers le ciel.

Près de lui, étudiant anxieusement son visage, se tenaient un homme, une femme et deux ou trois enfants.

Tous d'aspect misérable, avec des vêtements en loques, des haillons plutôt.

L'homme; Chopart le reconnut tout de suite.

C'était l'un des plus anciens occupants du Trou de Chat; un malheureux, devenu infirme à la suite de la terrible guerre de 1870, pendant laquelle il avait servi comme mobile.

Il vivait de la charité des habitants de Dieppe, et du produit des courses auxquelles on l'employait parfois.

— Ah! c'est vous, Trignard, merci mon brave.

—Pas de quoi, répliqua l'homme qui articulait difficilement, à cause d'une sorte de paralysie de la langue.

—Si, si, je vous dois une belle chandelle!

— Comment êtes vous donc tombé dans le trou? demanda la femme à son tour.

Chopart, dont la présence d'esprit renaissait par degrés, ne s'embarrassa pas longtemps de la question.

— Je m'étais penché pour regarder, dit-il, et j'ai eu un étourdissement tout à coup.

Avecce maudit fil de fer, tout démoli, je n'ai pas pu me retenir; j'ai passé au travers.

Heureusement ce n'est rien: grâce à vous, mes bons amis.

Maintenant, je vas essayer de me relever;.....aidez-moi donc un peu, Trignard!

L'homme et la femme le prirent aussitôt, chacun sous un bras, et le soulevèrent doucement.

Un instant après, Chopart se trouvait debout.

Il n'eut pas de peine à s'expliquer comment les malheureux habitants de la gobe avaient pu venir à son secours.

En effet, le gouffre possédait une ouverture au pied de la falaise, sur le bord du chenal,

C'était par là qu'ils étaient sortis à ses appels, et ils avaient en courant gravi le sentier, munis de leur corde.

—Rien d'abimé? interrogea Trignard, toujours forcément laconique.

—Non, je ne crois pas, je ne sens rien.

En même temps, Chopart se palpait tout le long du corps, se secouait pour s'assurer que ses membres étaient en bon état.

—Quelle veine, tout de même, murmura-t il.

Je l'ai échappé belle, hein; deux minutes de plus, je défonçais votre logement, et je me cassais les reins.

Tout en parlant, Chopart fouillait dans ses poches.

Par bonheur, il y retrouva son porte-monnaie, l'ouvrit, et prenant l'unique pièce de cent sous qui s'y trouvait, la tendit généreusement à son sauveur.

—Tenez, mon vieux Trignard, v'là pour vous, en attendant mieux: et soyez tranquille, j'oublierai pas ce service là.

L'homme et la femme, surpris de tant de générosité, se confondirent en remerciements, en bénédictions obséquieuses.

Les enfants eux mêmes crièrent à tue-tête:

—Merci M'sieu! merci ben!

—Maintenant, faut que je redescende à la ville, fit gravement Chopart, déjà préoccupé d'une idée nouvelle.

Puis, tendant la main sans vergogne au miséreux, il ajouta:

—Au revoir, je reviendrai bientôt vous faire une petite visite.

Encore merci, mon vieux Trinard!

Et, lentement, il se mit à descendre le sentier pierreux qui aboutit au quartier des pêcheurs.

Il ressentait cependant une douleur sourde au genou gauche, il boitait, mais c'était peu de chose.

Ce devait être le résultat d'une contusion sans gravité; il soignerait ça plus tard, après avoir terminé ce qui le rappelait en ville.

Son objectif était de retrouver de Landrec.

Celui-ci lui ayant naïvement annoncé qu'il se rendait à Londres, il aurait chance de l'aper-